

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **10 (1877)**

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

être pas déplacées à l'entrée de l'examen d'un livre où les portraits abondent, et qui a pour premier objet de nous présenter la savante peinture d'un état d'esprit.

I

Le volume que nous analysons s'ouvre, comme les précédents, par une introduction critique, consacrée aux sources de l'histoire que l'auteur va raconter. J'aime à lire ces introductions, car elles sont un résumé assez complet des débats auxquels chacune des pièces employées dans le cours de l'écrit a donné lieu ; et, j'ai hâte de le dire, en général, les questions sont tranchées avec une très grande modération. Avant d'indiquer et de discuter d'un peu près, les résultats critiques auxquels M. Renan est parvenu pour la période qu'il va embrasser, je tiens à dire quelques mots de l'esprit qui anime ses appréciations et que j'ai appelé modéré.

Il est modéré, lorsqu'on tient compte des antipathies de l'écrivain pour toute intervention surnaturelle. A l'inverse de ses coreligionnaires qui multiplient les interpolations, les fraudes pieuses dans la littérature sacrée, et se débarrassent du surnaturel des écrits bibliques en détruisant l'authenticité de ces documents, M. Renan garde autant qu'il peut celle-ci. Il a d'autres moyens pour tourner la difficulté. D'abord sa philosophie de l'univers lui permet de voir dans un grand nombre de miracle des phénomènes très réels, quoique inexplicables. La nature est toujours pour M. Renan la grande mère, à laquelle tout est possible, ou du moins presque tout. Son principe est que tout peut arriver. Les mystérieuses coïncidences ne l'effraient pas. S'il n'admet pas la multiplication des pains, les guérisons de Jésus lui paraissent plausibles, à condition d'y voir un simple effet du magnétisme de la sympathie. Ce qu'il repousse, c'est l'intervention d'un être supérieur au monde. Il ne croit pas au miracle, mais à l'extraordinaire. Dès lors les expédients ne lui manquent pas pour expliquer les événements prodigieux rapportés par les Ecri-

tures; il n'a pas besoin de contester ces faits ou l'autorité des documents qui les rapportent.

L'humanité étant une portion de la nature, il retrouve en elle le grand ondolement des forces qui vibrent dans l'univers extérieur. Il amortit dès lors par les contradictions qu'il suppose dans le cercle des apôtres, entre eux et au dedans d'eux, l'effet de leur unanimité. Ce n'est pas qu'il reprenne le point de vue délaissé de Baur. Il lui reproche au contraire, ainsi qu'à Holtzmann, de présenter Jésus et les apôtres comme des théologiens d'université, nourris de thèses abstraites, préoccupés de logique, et n'ayant jamais qu'une doctrine. Tout au contraire, selon M. Renan, ils en eurent chacun trois ou quatre et en changeaient continuellement. Nous disons, nous, que les points de vue les plus divers se trouvent au même moment dans les écrits des apôtres et du maître, parce qu'ils ont prêché la doctrine la plus complète et l'ont montrée sous ses différentes faces; mais nous pressentons une harmonie profonde entre ceux de ces aperçus que nous ne voyons pas encore se rejoindre par leurs racines. Nous disons encore, nous, que dans la suite de leur vie ils ont pu changer, en développant les richesses des principes qu'ils avaient posés, en trouvant leurs conséquences. Mais ce changement n'est que celui de la fidélité à un même esprit, suivi dans les étapes de son développement; c'est encore si l'on veut, le changement de la simplicité en profondeur, du germe en fruit, de l'unité qui se meut et grandit sur plusieurs lignes à la fois. Aux yeux de M. Renan, ils variaient parce qu'ils étaient mobiles, fiers, sujets à de grandes brouilles, dépourvus de science. Pour avoir l'idée de leurs passions, il faut, dit-il, étudier les petites coteries du monde religieux, les congrégations anglaises et américaines¹. Cette étude de mœurs à laquelle il nous renvoie paraîtra hors de propos à plusieurs. M. Réville² dans un article sur l'Antechrist publié par la *Revue des deux mondes*, trouve peu heureuse cette modification introduite dans la théorie de Baur, et qui consiste à mettre dans la vie individuelle de chaque apôtre les

¹ *Antechrist*, introduction, V.

² *Revue des deux mondes*, numéro du 15 décembre 1873.

dissentiments que le théologien allemand voyait dans le groupe apostolique. C'est une consommation de points de vue qui est en effet bien forte. Elle permettra néanmoins à M. Renan de sauvegarder l'authenticité des Ephésiens et des Colossiens, quand même la christologie de ces lettres ne répond pas selon lui à celle d'autres épîtres.

Au reste il ne faudrait pas croire que l'auteur de l'Antechrist fut réellement brouillé avec la fameuse école. Il y revient très souvent pour les besoins de sa cause, en particulier dans les *Evangelies*. Ce n'est pas l'homme des données simples et d'un ou deux principes d'explication seulement; il a compris le caractère compliqué du monde et fait intervenir dans son histoire de la formation des mystères chrétiens tous les mobiles possibles. L'apothéose involontaire du travail mythique, la légende consciente de l'instinct poétique, les malentendus, les fraudes pieuses, les bizarres rencontres d'événements, les haines et les variations des premiers chrétiens, tout cela agit à la fois dans l'Antechrist. Ce que l'auteur de ce livre déteste, ce sont les thèses tranchées, et séparées d'autres thèses.

Ses négations en critique ont elles-même un caractère dubitatif qui les émousse. Jusqu'à l'apparition des *Evangelies*, qui nous le montrent passant à une négation plus ferme, au moins pour le moment, ce caractère produisait une certaine satisfaction chez les partisans de l'authenticité de nos principaux documents. Nul, plus que M. Renan, n'a fait usage en toute matière du mot peut-être. Quant à nous, nous avouons goûter dans la critique sacrée une certaine modération d'affirmation. Elle nous paraît commandée par les contestations sans fin et les hypothèses qui se succèdent toujours dans ce domaine. Il y a sans doute dans toute science, même dans les sciences dites exactes et expérimentales une part de foi, c'est elle qui, par exemple, fait admettre la durée dans l'avenir des lois qui ont régi le passé. La part de la foi augmente dans les sciences qui touchent aux questions d'origine; là, la vérification des hypothèses par l'expérience et même par l'observation ne se fait qu'à demi; d'un autre côté, ces sciences n'ont pas la rigueur de déduction que les mathématiques empruntent au principe de contradiction.

La part de la foi augmente encore dans les sciences morales et religieuses, en philosophie, en métaphysique, en théologie. L'objet de ces sciences est invisible aux sens ; il n'est saisi que par un effort sur notre nature, que la pure réflexion fatigue. Chaque solution remue d'immenses intérêts. Or c'est le malheur et la grandeur de la critique sacrée de tenir à la fois des sciences d'origine et des sciences religieuses, puisqu'elle s'occupe de l'origine de nos documents religieux. Comme l'archéologie, elle est à moitié art pour la méthode, pour l'interprétation des textes. Elle réclame plus que de l'érudition et une raison ordinaire, elle veut des qualités littéraires, du tact, de l'ingéniosité, de la finesse, du talent, en un mot. Il faut y ajouter un esprit qui soit maître de soi, qui manie les documents sans être troublé par la gravité des questions liées à leur authenticité, qui ne se laisse entraîner par des habitudes chères au cœur et la pensée des conséquences pratiques, qu'après avoir constaté l'impossibilité de se décider autrement. Et comme cette impossibilité se présentera fréquemment dans l'état d'élaboration où se trouve encore la science de la critique sacrée, nous voudrions qu'on s'appliquât à reconnaître les cas où elle s'est présentée pour se garder alors de s'exprimer en des termes qui feraient croire à une absolue rigueur.

Certes, nous aussi nous aimons l'ardeur des convictions dans ce domaine, nous la préférons aux indifférents peut-être, qui se gardent d'arriver à aucune opinion. Mais il nous semble qu'on peut être persuadé et sentir ce qu'on doit de sa persuasion aux prémisses d'un système étranger à la critique, à des impressions littéraires parfaitement sûres, mais incommunicables peut-être ; il nous semble surtout qu'on pourrait sans inconvénient rappeler de temps à autre ces éléments de la conviction. Il y a deux dogmatismes bien différents, celui de la foi pure et celui de la science pure. Bien qu'ils se cotoient sans cesse dans nos croyances, ne leur donnons pas la même valeur, et tout en les apportant les deux dans la critique, sachons dire ce qui est de l'un et ce qui est de l'autre, ce sera le moyen de leur enlever leurs exagérations. En tout cas, gardons-nous, non pas des négations et des affirmations tranchées, mais de

donner les unes et les autres pour des résultats scientifiques absolument évidents et qui doivent s'imposer à tous, lorsqu'elles ne sont que le fruit de nos préférences religieuses et de nos pressentiments encore obscurs quoique solides pour nous.

Je terminerai cette esquisse des principes qui guident l'auteur de l'*Antechrist* dans sa critique des sources en le félicitant du respect qu'il a encore gardé pour la tradition. Il n'a pas la prétention ordinaire d'en savoir plus long que les témoins immédiats. Nous supposons volontiers que la question d'authenticité ne s'est pas posée pour les contemporains. Si les fraudes pieuses étaient aussi communes alors qu'on veut le dire, elles devaient mettre en éveil la critique des partis religieux. On pouvait ne point discerner dans ces procédés un acte malhonnête, l'intelligence dut en les voyant multiplier prendre garde aux mystifications. Or, M. Renan accorde plus d'esprit aux antiques dépositaires des traditions qu'on ne leur en laisse souvent. Il accueille même certains bruits qui ne sont pas liés à l'authenticité de nos écrits sacrés. Il admet le voyage de Paul en Espagne¹, celui de Pierre à Rome², il croit que Jean a été plongé dans de l'huile bouillante³. Nous verrons sa complaisance éclater en bien d'autres points. Aussi a-t-il prévu les dédains dont il pourrait être l'objet des intransigeants de la critique. Il va en quelque sorte au devant d'eux dans son introduction : « Les conclusions auxquelles je suis arrivé, dit-il, et que je ne tiens du reste que pour probables, exciteront certainement, comme l'emploi que j'ai fait du quatrième évangile en écrivant la *Vie de Jésus*, les dédains d'une jeune école présomptueuse, aux yeux de laquelle toute thèse est prouvée dès qu'elle est négative, et qui traite péremptoirement d'ignorants ceux qui n'admettent pas d'emblée ses exagérations⁴ ». M. Réville lui a en effet reproché ses timidités en matière de critique biblique, bien que cette protestation ne pût s'adresser à lui dans la pensée de l'auteur. Que sera-ce donc de ceux qui étaient visés directement par cette phrase de l'introduction de

¹ *Antechrist*, pag. 106. — ² *Antechrist*, pag. 30 et introduction. — ³ Pag. 198 et l'introduction. — ⁴ Introduction, pag. 44.

l'Antechrist ? Malheureusement les *Evaagiles* nous le montrent venant à résipiscence sur ses timidités. Il n'en aura pas moins, cependant, donné l'exemple d'une sage hésitation.

J'ai commencé de donner des preuves de la modération apportée par M. Renan dans l'exercice de sa critique. La meilleure de toutes sera la statistique des documents sacrés du Nouveau Testament qu'il considérait comme authentiques lors de la publication de *l'Antechrist*. Comme aucune découverte de fait nouvelle ne motive le changement de front qu'il a opéré depuis sur plusieurs points importants, cette revue garde une partie de son actualité. Il est permis de penser, sinon que M. Renan reviendra aux opinions qu'il professait alors, au moins qu'il les envisage toujours comme soutenables et ayant toujours quelque possibilité en leur faveur.

Il admet à cette date des Logia originaires de la main même de Matthieu, et les envisage comme le recueil des discours qui se trouvent dans notre premier évangile. Il admet un Marc primitif, essentiellement biographique dont notre Marc serait une extension. Il admet que l'évangile de Luc est l'ouvrage de la même main que le livre des Actes, et voit dans ces deux écrits l'influence de Paul. Luc aurait eu sous la main en composant son évangile le recueil biographique de Marc et les Logia de Matthieu, ainsi que d'autres discours déjà écrits.

Les faits du quatrième évangile seraient peut-être de Jean l'apôtre, fils de Zébédée ; peut-être le *presbyteros Johannes* aurait-il tenu la plume pour les transcrire, mais ils procèdent bien de la tradition johannique. C'est ici que les *Evangiles* deviennent tout à fait négatifs et marquent chez M. Renan un revirement important d'opinion.

En somme il admet l'authenticité de la plus grande partie des quatre évangiles, et celle des Actes.

Il établit diverses classes parmi les épîtres de Paul ; elles se rangent à ses yeux sous les chefs suivants :

1^o Epîtres incontestables et incontestées ; ce sont l'épître aux Galates, les deux aux Corinthiens, l'épître aux Romains.

2^o Epîtres certaines quoiqu'on y ait fait quelques objections : les deux épîtres aux Thessaloniens et l'épître aux Philippiens.

3^o Épîtres d'une authenticité probable ; l'épître aux Colossiens, l'épître à Philémon.

4^o Épître encore probable, quoique douteuse : c'est l'épître aux Ephésiens.

Il ne rejette ici que le groupe des pastorales. Il accorde une pleine confiance à l'épître aux Hébreux, tout en lui donnant pour auteur Barnabé.

Il admet la première de Jean et déclare qu'elle est certainement de la même plume que la plus grande partie du quatrième évangile.

La première de Pierre est pour lui d'une authenticité probable, la seconde sûrement apocryphe. Jacques et Jude sont douteux. La seconde et la troisième de Jean sont de l'école de Jean.

Il admet l'Apocalypse.

On peut trouver qu'il rejette encore un grand nombre d'écrits ou de fragments ; il en rejette moins que la plupart de ceux qui nient le surnaturel.

Après ce coup d'œil général promené sur la critique de M. Renan, il nous reste à examiner d'un peu plus près les pages qu'il consacre aux documents employés dans le présent volume. Ces documents embrassent une période de douze ans, qui s'étend de l'an 61, époque de la captivité de Paul à Rome, jusqu'à l'an 73, époque de la fin de la révolution juive. Ce sont les dernières épîtres de Paul, celles aux Philippiens, aux Colossiens, à Philémon et aux Ephésiens, l'épître aux Hébreux, celles attribuées à Pierre, à Jacques et à Jude, enfin le plus important de ces monuments, l'Apocalypse. Cet examen prolongera un peu l'étude de l'introduction, mais l'introduction est une des œuvres vraiment théologiques du livre.

M. Renan s'était déjà exprimé assez longuement dans son *Saint Paul* sur celles des épîtres de Paul qu'il emploie ici. Il avait relevé en particulier les objections que Baur a dirigé contre les Colossiens et les Ephésiens. On sait que le savant allemand avait surtout insisté sur les expressions employées dans ces lettres pour désigner le rôle de Christ au sein de la divinité ; ces termes enchérissaient selon lui sur les épîtres

précédentes et marquaient une évidente intrusion du gnosticisme. M. Renan fait observer avec raison que c'est bien le gnosticisme qui a pu se nourrir de cette christologie, plutôt qu'il ne l'a produite. Tout en croyant à un changement, plutôt qu'à un développement dans les idées de l'apôtre sur la personne de Jésus, l'auteur de l'*Antechrist* a soin de marquer dans son histoire le moment où, selon lui, s'opère cette variation. Enfin il s'explique le ton en quelque sorte impersonnel des Ephésiens, l'absence de salutations dans cette lettre, un fait qui serait vraiment extraordinaire si l'épître était adressée à une église avec laquelle Paul avait eu des relations si intimes, il s'explique tout cela, dis-je, en faisant de cet écrit une encyclique destinée aux églises d'Asie-Mineure. Il reste pourtant sur ce sujet quelques hésitations dans son esprit.

Ainsi qu'on l'a vu, M. Renan ne mentionne pas les pastorales parmi les documents d'information sur cette époque, il les rejette même complètement. Sa principale objection contre elles se trouve dans la situation historique qu'elles révèlent ; il ne sait dans quelle période de la vie de Paul placer ce départ pour la Macédoine, où l'apôtre aurait laissé Timothée à Ephèse¹, et que suppose la première à Timothée ; il ne sait non plus où placer le voyage à Nicopolis que suppose l'épître à Tite². Il relève enfin dans les trois pastorales des expressions jusqu'alors inconnues au dictionnaire de Paul, ainsi qu'une organisation hiérarchique de l'église qui est un anachronisme au premier siècle. Ces dernières observations, on le sent, ne sont pas ce qui a déterminé la conviction du critique. Il appuie davantage sur la difficulté qu'il trouve à introduire les voyages mentionnés par ces écrits dans la texture de la vie de Paul, telle que les Actes l'établissent. Il n'ignorait pas cependant l'hypothèse de Wieseler, défendue parmi nous par M. Reuss³, qui place un voyage de Paul en Crète et à Corinthe pendant le séjour de deux ans et demi à Ephèse. Il aurait d'ailleurs la res-

¹ 1 Tim, I, 3.

² Tite I, 5.

³ Reuss, *Die Geschichte der Heiligen Schriften des Neuen Testaments*, §§ 87-92.

source de placer ce groupe après la première captivité, sur la fin de la carrière de Paul, puisqu'il défendra lui-même la supposition d'un voyage du grand missionnaire en Espagne. Pourquoi, du moment qu'on croit que les voyages et l'activité infatigable de Paul se poursuivent par delà le terme où les clôt le livre des Actes, ne pas concevoir une excursion en Asie? Un très grave embarras, du reste, dans la supposition de l'inauthenticité de ces lettres, est de définir l'intention dogmatique que l'auteur aurait eue en les supposant. Cette remarque est de M. Sabatier¹ qui a insisté en outre avec beaucoup de bonheur sur la tournure pratique que prenait la pensée de Paul pendant les dernières années de sa vie, laissant de plus en plus de côté l'appareil dialectique dont elle s'était servie auparavant, et se bornant en dogmatique à de brèves affirmations. Nous persistons à penser, quant à nous, que les répugnances du critique sont un peu absolues en cette question; nous aurions compris le doute, mais non cette catégorique expulsion. Il est vrai que M. Renan trouve ces fragments très précieux quoique inauthentiques. Il se sert des apocryphes eux-mêmes, en pensant qu'ils sont l'expression eux aussi de l'esprit de leur temps.

Il a rangé la première de Pierre, l'épître de Jacques, de Jude parmi les douteuses, mais il incline fortement, en gardant quelques perplexités, vers leur authenticité. Elles s'emboîtent parfaitement dans un récit organiquement conçu; les traits de circonstance qu'on y rencontre vont au devant des témoignages du dehors. L'épître de Pierre répond à ce que nous savons de la situation des chrétiens à Rome vers l'an 63, par les récits de Tacite. L'épître de Jacques répond à l'état des *ebionim* de Jérusalem, tel que le peint Josèphe. Les prétendus emprunts faits par la première de Pierre aux Ephésiens et à d'autres lettres de Paul, ne sont peut-être que des lambeaux de phrases tombés dans le domaine public. Cette lettre enfin est l'une des plus anciennement et des plus unanimement citées.

La seconde de Pierre est sûrement apocryphe, selon lui. C'est un pastiche qui n'a aucune ressemblance avec la première et qui n'est cité pour la première fois qu'au troisième siècle.

¹ *L'apôtre Paul*, par M. Sabatier, pag. 233.

Nous observerons toutefois que tandis que M. Renan prétend, sans mettre aucune réserve à son affirmation, qu'Origène ne la connaît pas ou l'exclut, d'après le passage où Eusèbe nous parle de l'opinion de ce père et dit qu'il la rangeait parmi les écrits contestés, il est avéré cependant que dans ses commentaires, Origène a plusieurs fois nettement invoqué l'autorité de cette épître ¹. On en a conclu qu'Origène mentionnait parfois, tout en la nommant, les contestations dont elle était l'objet de la part d'autres personnes, mais l'admettait pour lui-même. Ajoutez que Clément d'Alexandrie paraît déjà l'avoir citée indirectement ². Le canon de Muratori ne la nomme pas, mais il est incomplet et ne nomme pas non plus la première de Pierre. Enfin l'on croit avoir retrouvé sans le nom de Pierre, il est vrai, la citation de ce passage de sa seconde lettre : *Un jour pour le Seigneur est comme mille ans*, dans Irénée ³, et même dans Justin ⁴, qui fait précéder cette citation de ces mots : « Nous connaissons qu'il a été dit ; » enfin, Guericke croit que Théophile, évêque d'Antioche, plus ancien qu'Irénée, cite 2 Pier. I, 10, et I, 19⁵. Quant à l'objection qui se tire des passages empruntés et presque copiés de Jude, elle ne peut retenir ceux qui, comme M. Renan, pensent que les Ephésiens copient largement les Colossiens, et qu'il y avait alors des thèmes de prédication semblables à ces hémistiches qui aujourd'hui font partie du domaine banal des poètes. Ces thèmes étaient une portion du trésor commun de la littérature apostolique et en quelque sorte dans l'air. Si nous insistons sur ce sujet, ce n'est pas que nous ignorions que les antipathies soulevées par cette lettre soient très générales, et se reproduisent dans les camps les plus divers ; nous avons voulu rappeler que cette cause soi-disant perdue peut toujours être défendue sans

¹ *Commentaire grec sur saint Matthieu. Dialogue grec sur la vraie foi* version latine de ses *Commentaires sur l'épître aux Romains, de la huitième homélie sur le livre de Josué, sur le Lévitique, sur les Nombres, etc.*

² Eusèbe. *H. E.* VI, 24.

³ Irénée. *Adv. Haeres*, V, 23 et 28.

⁴ *Dial. cum Tryph.*

⁵ Consultez *Gesammtgeschichte des Neuen Testaments*.

trop de désavantage apparent. A nos yeux elle n'est pas encore condamnée.

Quant à l'épître aux Hébreux, M. Renan nous rappelle que les anciens manuscrits portent simplement cette suscription : Πρὸς Εβραίους. Certains *codices* omettent cette lettre, d'autres la placent à la suite des épîtres de Paul, et même à la suite du canon comme une sorte d'appendice. Le *codex augiensis* la donne seulement en latin. Origène, tout en l'admettant comme de Paul, reconnaît que plusieurs personnes émettent des doutes sur son authenticité. « Quant à la question de savoir qui a écrit cette épître, s'écrie le même Origène, Dieu sait la vérité. » Tandis que les latins maintiennent énergiquement que l'épître n'est pas de Paul, c'est à Alexandrie que se forma l'opinion qui finit par avoir raison des répugnances de l'Occident. Le fond des idées n'est pas éloigné des opinions de Paul, mais l'exégèse habituellement allégorique ressemble bien plus à celle de Philon qu'à la sienne. M. Renan suppose donc avec Tertullien qu'elle est de Barnabé, helléniste chypriote, à la fois disciple de l'apôtre et indépendant de lui. Les destinataires ne seraient pas du tout comme on l'a pensé les membres de l'église de Jérusalem. Comment supposer qu'un Barnabé osât faire la leçon de si haut à l'église mère, à des gens vivant tous les jours autour du temple? Les destinataires sont plutôt les fidèles de Rome, d'après M. Renan; dans cette hypothèse les mots ; ἀσπάζονται ὑμᾶς οἱ ἀπὸ τῆς Ἰταλίας désignent des Italiens demeurant hors d'Italie, car telle est la force du mot ἀπὸ. Reste l'explication du titre qui est la plus grave difficulté dans cette supposition. Mais les titres, nous dit M. Renan, ne sont pas toujours de la main des auteurs, et celui-ci peut avoir été un simple mot de passe destiné à empêcher que la lettre ne devînt compromettante. La remarque est bien ingénieuse, c'est pourquoi elle nous laisse quelques doutes. Quoi qu'il en soit, nous ne serions pas ici en présence d'un homme qui usurperait dans une intention doctrinale le nom de l'apôtre, la lettre aux Hébreux ne donnant nulle part saint Paul pour son auteur. Nous n'aurions ici qu'une méprise assez tardive de l'église qui, dans l'obscurité où elle était laissée par l'écrit envisagé de sa part comme in-

spiré, a pu attribuer très aisément celui-ci à Paul. L'autorité même de l'écrit ne souffrirait ainsi nullement de cette attribution à un nouvel auteur, ce qui n'était pas le cas des pastorales ou de la seconde de Pierre qui deviennent immédiatement, quand on conteste leur origine, des actes de faux.

Le monument important de cette histoire est l'Apocalypse. L'auteur de ce livre déclare se nommer Jean. « Moi Jean, votre frère et votre compagnon de persécution, de royauté et de patience en Christ ¹. » Mais deux questions se posent généralement ici : 1^o l'allégation est-elle sincère ? 2^o si elle l'est, ce Jean ne serait-il pas un homonyme du fils de Zébédée ? M. Renan écarte facilement la seconde hypothèse. Le ton de l'Apocalypse selon lui a une telle autorité qu'on ne peut guère se refuser à voir en celui qui le prend un dignitaire ecclésiastique tout à fait hors ligne. Jean surnommé Marc n'eut jamais, quoiqu'en dise M. Hitzig, assez d'ascendant pour parler si sévèrement d'une manière publique à quelques-unes des églises d'Asie-Mineure. Les lettres adressées aux sept églises au début de l'Apocalypse nous empêchent donc de nous arrêter sur cette substitution. Reste le *presbyteros Johannes*, « sorte de sosie de l'apôtre, qui trouble comme un spectre toute l'histoire de l'église d'Ephèse et cause aux critiques tant d'embarras. » Quoiqu'on ait nié l'existence même de ce personnage qui se déduit d'une induction de Denys d'Alexandrie et d'un passage assez obscur de Papias, le critique admettra sa réalité ; mais il trouve que son obscurité qui le réduit presque à l'état d'ombre ne répondra en rien au ton imposant de l'Apocalypse. *Presbyteros Johannes* a tenu peut-être la plume, mais pour son maître et sous son inspiration dans le quatrième évangile et la première épître dite de Jean. Les deux autres épîtres de Jean peuvent être son œuvre personnelle, puisque leur auteur s'appelle l'ancien, ὁ πρεσβύτερος. L'Apocalypse n'est certainement pas de lui. Il faut donc conclure que celui qui parle dans ce livre se donne bien pour Jean l'apôtre.

Mais si ce nom n'est pas un homonyme, il pourrait être un pseudonyme, selon l'autre alternative que nous avons posée.

¹ Apoc. I, 9.

L'essence des apocalypses est d'être pseudonymes. Les auteurs des apocalypses de Baruch, d'Hénoch, d'Esdras, se donnent pour ces hommes eux-mêmes. Si donc l'auteur de cette révélation nous a donné son nom, ce ne peut être que par une surprenante exception. Eh bien, cette exception, M. Renan l'admet. Les autres apocalypses ont pu être attribuées à des hommes qui ne les avaient pas écrites, parce qu'elles paraissent longtemps après la mort de ceux-ci, quand leur bouche muette ne pouvait plus démentir les faussaires. Or d'après la date à laquelle M. Renan fixe la composition de cet écrit, — cette date tombe vers l'an 68 ou 69, — le faussaire, s'il y en a un, se serait servi du nom de Jean du vivant de l'apôtre et quand il pouvait être convaincu par lui de mensonge. Est-il admissible qu'il se soit exposé à un tel risque ? Eût-il osé surtout offrir son livre à des églises qui avaient été en rapport étroit avec l'apôtre ? M. Scholten, bouleversant toutes les traditions, nie les rapports de Jean avec les églises d'Asie-Mineure. Mais c'est dans ce cas que le faussaire eût été aisément convaincu d'imposture, car il se donne pour connaître ces églises et savoir leurs secrets. L'élimination du pseudonyme nous conduit après celle de l'homonyme au fils de Zébédée.

L'examen intrinsèque du livre appuie solidement cette conclusion. C'est bien là l'œuvre du fils du tonnerre, du terrible *boanerge*. On y sent un judéo-chrétien exalté, or ce rôle convient très bien à Jean d'après son biographe actuel. Nous sommes fâché de dire que dans le cours de l'ouvrage l'historien de Jean n'a pas d'autres indices à invoquer un faveur de ce caractère fanatique qu'il suppose toujours chez l'ami et le confident de Jésus, que ceux que M. Rambert trouve avec raison si insuffisants¹. La description de la cour céleste avec ses trônes et ses couronnes est bien encore de celui qui souhaitait de s'asseoir avec son frère sur des trônes, à gauche et à droite du Messie ! Cependant retouchant cette remarque le critique avouera un peu plus loin qu'un homme qui avait été l'ami de Jésus pouvait

¹ Voir la discussion engagée dans la Revue entre M. van Gœns et M. Rambert sur l'auteur du quatrième évangile. Numéros d'octobre 1876, de janvier et d'avril 1877.

difficilement le placer sur un trône ¹. Examinant la langue de l'Apocalypse, M. Renan la trouve calquée sur l'hébreu. Nul doute que l'ouvrage n'ait été écrit en grec, cette parole : « Je suis l'alpha et l'oméga » suffit à le prouver ; mais on voit dans cette langue un homme qui avait passé bien des années à Jérusalem dans l'entourage du temple. M. Renan signale enfin dans cette langue les traits caractéristiques qui ont du rapport avec le quatrième évangile, l'expression *ὁ λόγος τοῦ θεοῦ*, l'image des « eaux vives, » le nom caractéristique d'« agneau de Dieu. » Il n'en conclut pas que le quatrième évangile soit de la même plume, mais il y voit au moins une marque du lien qu'il n'a cessé de relever entre cet évangile et l'apôtre Jean. La tradition hésite sans doute sur l'Apocalypse, tandis qu'elle est à peu près unanime pour donner toute sa confiance à l'évangile. Qu'en conclut M. Renan, lui d'ordinaire plus respectueux envers les témoignages antiques, et qui va jusqu'à accueillir sur leur foi de simples bruits ? Que le dilemme posé par Denys d'Alexandrie, qu'il faut attribuer ou l'évangile ou l'apocalypse à l'apôtre est parfaitement juste, du moins en tenant compte de la forme actuelle de l'évangile. Mais au lieu d'opter comme une partie de la tradition pour l'évangile, il optera avec la gauche de la critique moderne pour l'Apocalypse. Nous croyons, quant à nous, que le dilemme peut être aisément tourné, et l'inclination longtemps marquée de M. Renan à attribuer quelques fragments de l'évangile à Jean, à rattacher du moins à l'influence directe de l'apôtre cet important écrit, nous en est la meilleure des preuves. Je sais bien que le critique que nous nous sommes efforcé de suivre dans les méandres de sa pensée toujours un peu flottante, finit par montrer son étonnement de ce qu'une composition telle que l'Apocalypse soit sortie de la plume d'un des personnages de l'idylle évangélique. Il se demandera même si tout n'est pas faux dans l'édifice qu'il vient d'élever si laborieusement, si le tableau des synoptiques lui-même n'est pas arrangé après coup, et si l'entourage de Jésus ne fut pas beaucoup plus pédant, plus scolastique, plus analogue aux scribes, que le récit de Matthieu, Marc et Luc ne porterait à le suppo-

¹ *Antechrist*, Introduction, 41.

ser. Mais ces extrémités auxquelles il semble vouloir demander un refuge contre ses conclusions ne le retiennent pas longtemps, et il déclare que si l'apôtre Jean a écrit quelque chose c'est bien l'Apocalypse ! Gardons cette affirmation car elle paraît la bonne.

Il faut toujours se souvenir de ces retours d'opinion fréquents chez M. Renan, et dont il vient de donner un exemple si frappant par ses *Evangelies*, quand on résume ses discussions critiques, si l'on ne veut pas être injuste envers lui. Il est exigeant en matière de preuves et ne voudrait se prononcer que sur des arguments rigoureux ; puis il est profondément sceptique, et dès lors habile à trouver des côtés faibles aux meilleurs arguments. Un tel esprit porté dans une science telle que la critique sacrée, où la position de l'âme vis-à-vis de la religion détermine souvent les opinions, forme un contraste excessif avec les affirmations hardies que nous avons souvent entendues se donner dans ce domaine pour d'incontestables conclusions. Après l'avoir loué de sa modération, nous le blâmerons donc aussi avec M. Réville de sa timidité. Ce ne sera pas de sa timidité scientifique, nous ne saurions trop la louer, mais de sa timidité d'artiste et de philosophe. Il résulte de ton qu'il emploie dans ses introductions critiques que les assises de ses histoires sont en l'air ; ses récits ressemblent aux palais que les génies de la fable bâtissent dans les nuages, ils sont merveilleux comme ces créations dorées que chaque couchant voit s'élever en échafaudages splendides sur l'horizon. On ne se lasse pas d'admirer, mais on n'y va pas loger, car ils ne vous porteraient pas.

II

Et maintenant entrons dans l'histoire. Il dépend de nous d'oublier le sous-sol si mouvant qui la porte et de nous figurer que nous marchons sur un terrain parfaitement ferme.

L'auteur commence pour renouer le récit de la vie du Paul au point où il a été laissé en l'an 61. La fin de la vie de l'apôtre